

LES ARTISTES EN PREMIÈRE LIGNE DU RÉVEIL AFRICAIN

Désormais fortement implantés dans leur pays, les artistes africains sont en première ligne dans le combat pour la renaissance du continent. Avec très peu de moyens mais une énergie débordante, ils multiplient les initiatives dans l'espace public, qu'il soit rural ou urbain. Et, entre art et politique, croisent allègrement les esthétiques, du rap aux arts plastiques, de la danse aux musiques.

CLAUDINE DUSSOLLIER



© Sarah Andrieu

Le spectacle d'ouverture de la triennale de la danse (Danse l'Afrique danse !) à Ouagadougou (Burkina Faso), en décembre 2016, mis en scène par Salia Sanou.

La planétarisation du monde coïncide-t-elle avec l'avenir de l'Afrique, ainsi que le laissent entendre des penseurs comme Achille Mbembe ? Pour ce dernier, il faut prendre au sérieux cette hypothèse, considérant, avec « Fanon, Glissant et tous nos précurseurs, qu'il nous faut puiser dans l'ensemble des archives

du monde, car c'est du monde dans son ensemble que nous, Africains, héritons. Pas d'une province¹ ».

Les dynamiques artistiques en cours ces vingt dernières années en Afrique lui donnent raison. Même si l'absence de politiques culturelles nationales et l'insignifiance des moyens dévolus à la culture et à la production entravent matériellement cette perspective, celle-ci est néanmoins effective : le monde bouge et l'Afrique avec lui, les artistes circulent à travers les continents.

De fait, Internet et les réseaux sociaux influencent aussi la marche des choses. La facilitation des échanges internationaux produit ses effets, en particulier chez les jeunes urbains, leur donne accès au terrain culturel mondial. L'accès à l'information agit comme un activateur de conscience, et la jeunesse africaine aspire à plus de démocratie et de justice. À l'instar des Printemps arabes, nous voyons depuis 2014 la société civile s'exprimer fortement, ébranler le pouvoir despotique de certains chefs d'État, comme au Sénégal, aux deux Congo, en Mauritanie, au Gabon, jusqu'à faire tomber les gouvernements parfois, comme au Burkina Faso avec le départ de Blaise Compaoré fin octobre 2014².

La France, qui fête l'Afrique cette année à travers la programmation de ses plus importantes institutions culturelles, est bien placée pour se rendre compte de la créativité des artistes africains contemporains dans tous les domaines, des scènes aux galeries, des musées à l'espace public. Simon Njami, écrivain, critique d'art

et commissaire de l'exposition « 100 % Afriques » à la Villette du 23 mars au 28 mai 2017, insiste sur la nécessité « de ne pas essentialiser les artistes africains en les réduisant à une géographie, mais au

contraire de les considérer comme autant d'individualités³ ». Persister à considérer l'Afrique et ses artistes comme venant d'un seul bloc est une erreur fatale : selon lui, chacun exprime un regard singulier sur le monde, inspiré de son contexte bien entendu, mais pas pour autant porte-parole du continent.

Dans le domaine des arts, la musique a été la première depuis les années 1980 à faire connaître la richesse et les talents des artistes du continent, contribuant largement à faire naître la world music.

Si leur succès et leur popularité ne se démentent pas, les musiciens ne sont plus seuls à occuper la scène internationale : les plasticiens, les danseurs contemporains et les hommes de théâtre font parler d'eux, faisant peu à peu émerger un autre paysage de la création et de la culture.

Depuis une vingtaine d'années, on assiste à un essor des arts de la scène à l'actif des artistes de la danse contemporaine et du théâtre. Ce développement repose sur l'intérêt que les artistes européens et occidentaux portent aux

sources et pratiques venues d'ailleurs, et sur les rencontres que font les artistes africains à l'occasion de leurs tournées internationales. Ces derniers, précurseurs dans leur domaine, ont tissé des

« Certains de ces pionniers ont fait le choix de fonder dans leur pays des lieux d'apprentissage artistique de qualité, premiers centres de développement et de création dans des pays dépourvus de structures culturelles établies. »

liens professionnels, suivi des formations, des master classes, des stages et participé à des créations, se forgeant leur identité et leur savoir-faire. Certains de ces pionniers, tout en poursuivant leur carrière internationale, ont fait le choix de fonder dans leur pays des lieux d'apprentissage artistique de qualité, premiers centres de développement et de création dans des pays dépourvus de structures culturelles établies. Ainsi, au Burkina Faso, la danseuse et chorégraphe Irène Tassembédo a ouvert en 2009 Edit, une école internationale de danse, tandis que Salia Sanou et Seydou Boro créaient le centre de développement chorégraphique La Termitière à Ouagadougou en 2006. Ces deux structures ont constitué une plateforme nationale et internationale, offrant aux danseurs et chorégraphes des pays africains des possibilités de formation, de création et de diffusion.

Parallèlement, et dans une même perspective panafricaine, quelques figures du théâtre, telles que Jean-Pierre Guingané⁴, Étienne Minoungou, Ildevert Méda, Alain Héma, Athanase Kabré et leurs compagnies respectives, s'associaient pour créer la Fédération du Cartel et lancer en 2002 le projet des Récréâtrales. Leur but : offrir aux créateurs et artistes africains de théâtre un espace de travail, de formation et de réflexion. En dix années, leur initiative est devenue une véritable plaque tournante des écritures contemporaines et dramaturgiques en Afrique francophone. Depuis 2012, ce projet s'est renforcé avec la plate-forme

Élan qui, entre deux éditions en biennale, accueille acteurs, auteurs, metteurs en scène et scénographes pour des formations et résidences. Ces temps qui rassemblent une quarantaine d'artistes sont un creuset d'écriture dramaturgique et de poésie des plus féconds. Les œuvres qui naissent ainsi sont ensuite créées sur des scènes éphémères installées dans les cours des familles du quartier de Bougsemtenga, puis présentées à la biennale fin octobre ; leur production est assurée par le festival des Récréâtrales et ses partenaires, le plus souvent européens, et elles sont accompagnées dans leurs tournées internationales. L'édition 2014 a été remarquable par sa coïncidence entre les événements politiques qui se déployaient dans la capitale et la programmation qui apparaissait totalement prémonitoire : *Nuit blanche à Ouagadougou*, du chorégraphe Serge-Aimé Coulibaly, avec Smockey, un des principaux leaders du Balai citoyen⁵, *La Malice des hommes*, qui évoque les assassinats de Norbert Zongo et de Thomas Sankara, *La Nuit des trois morts*, qui traite de la modification de la Constitution, objet de la contestation qui allait renverser Blaise Compaoré, *M'appelle Mohamed Ali*, cri de revendication que Dieudonné Niangouna⁶ a écrit pour Étienne Minoungou. Rarement le théâtre s'est trouvé si justement placé au cœur de la question du langage et du basculement du monde.

L'auteur togolais Gustave Akakpo, Hakim Bah, jeune auteur guinéen, Kouam

Tawa, poète, dramaturge et critique camerounais, David-Minor Ilunga de Kinshasa et Aristide Tarnagda⁷, l'actuel directeur artistique des Récréâtrales, sont représentatifs de cette « génération Récréâtrales » partie prenante d'un maillage qui va du festival Mantsina sur Scène à Brazzaville et du Café des Auteurs à Conakry, particulièrement en lumière à la faveur de « Conakry capitale du livre » en 2017, au Tarmac des Auteurs à Kinshasa, en passant par les Francophonies en Limousin et le Tarmac à Paris. Plusieurs œuvres de l'édition 2016 sont présentes à Avignon en 2017. De fait, le Cartel et les Récréâtrales fonctionnent en réseau avec plusieurs dimensions : mutualisation des moyens et des outils sur Ouagadougou, travail sur le territoire burkinabè et vers de nouveaux publics, à commencer par le public jeunesse, et enfin création et diffusion internationales, intra- et extra-africaines.

TRAVAILLER SUR LE TERRITOIRE, ÉLARGIR LES PUBLICS

Car précisément, ce qui caractérise le mouvement artistique émergent, c'est son souci grandissant de ses liens avec la population sous deux angles, l'éducation artistique des jeunes et la rencontre avec de nouveaux publics. Depuis quelques années, chorégraphes, plasticiens, urbanistes, architectes s'implantent dans les quartiers périphériques des grandes

métropoles pour développer des lieux de création, d'initiation et de formation des plus jeunes. De même, les artistes de la danse, de la musique et du théâtre s'attachent à partir à la rencontre du public rural, au Mali, au Cameroun, au Congo, au Togo..., comme en témoigne l'anthropologue Sarah Andrieu⁸.

Le souhait d'aller rencontrer les gens là où ils sont, travaillent ou vivent implique de sortir des salles de spectacle et d'investir les rues, les places et les marchés. Mohamed Coulibaly, de la compagnie malienne GnagamiX, insiste sur l'importance des tournées en contexte rural afin de partir à la rencontre du public, de l'approcher plutôt que de rester là dans son coin à attendre qu'il vienne. De nouveaux festivals dédiés aux performances dansées dans l'espace public se mettent en place, comme Rue Dance Congo, initié par le chorégraphe Florent Mahoukou en 2009, qui propose aux habitants de Brazzaville et de Pointe-Noire des balades chorégraphiques et des spectacles, ou encore Afrik Urbanarts, festival international de danse contemporaine et de scénographie créé en 2012 à Abidjan par Jenny Mezile et Massidi Adiatou de la compagnie N'Soleh. Dans cette même dynamique, le chorégraphe nigérien Maman Sani a créé en 2012 le festival Rue Dance à Niamey. Florent Mahoukou a pris l'initiative de créer un réseau dédié à la danse dans l'espace public en Afrique avec pour ambition de constituer un vaste collectif panafricain dénommé Réseau Rue Dance.

ESPACE PUBLIC

Car l'espace public est devenu un des enjeux majeurs pour l'art et les artistes en Afrique. C'est donc aussi du côté des arts de la rue que cette tendance s'exprime, à travers notamment le festival Rendez-vous chez nous, créé en 2011 par Boniface Kagambéga et le collectif Acmur. Là encore, le projet conjugue deux échelles d'intervention : d'une part, le territoire burkinabè dans sa diversité urbaine et rurale (quartier populaire de Gounghin à Ouagadougou, villages environnants, les deux autres villes, Boromo et Bobo-Dioulasso) ; et d'autre part la sous-région, à travers un réseau de festivals au Bénin, en Côte d'Ivoire, au Mali et au Niger. À la faveur de ses huit éditions, ce sont des centaines d'artistes, acteurs, conteurs, acrobates, musiciens, marionnettistes, danseurs, performeurs, slameurs, rappeurs, qui se sont confrontés à des publics populaires, créant une tension artistique entre des formes traditionnelles (le conte, la marionnette, le masque...) et des œuvres écrites pour la rue. Rendez-vous chez nous offre un cadre de rencontre inégalé pour les pratiques d'artistes venus de différents pays africains, mais également de France, Belgique ou Suisse. Au fil

des années, plusieurs compagnies se sont confirmées et tournent régulièrement en Europe, comme les acrobates échassiers Afuma du Togo ; d'autres sont nées de ces rencontres, comme les Grandes Personnes de Boromo ou la compagnie Takara, petite sœur bobolaise des plasticiens du feu de Carabosse en France.

Mais la question de l'espace public ne se limite pas aux expériences récentes et prometteuses des festivals de rue, même si ceux-ci se développent sur une revendication forte de démocratisation culturelle. D'une part, parce que l'espace

« Dans tout le continent, la prise de conscience par la jeunesse des questions de démocratie et de bonne gouvernance est en partie due à un travail de conscientisation de la part des artistes engagés. »

public africain offre bien plus de possibilités : il est le cadre de vie de 90 % de la population, l'art qui s'y exprime déborde le cadre des arts de la rue tels qu'on peut les entendre en Europe. D'autre part, parce que de nombreux artistes et acteurs culturels l'investissent, soit par des activités permanentes, soit par l'organisation d'événements. Les festivals sont nombreux en Afrique, souvent sans grands moyens, mais ils ouvrent des espaces-temps partagés à l'occasion des-

quels les artistes se font connaître, peaufinent leur signature et gagnent en visibilité, comme nous l'avons mentionné plus haut concernant la danse. Et enfin parce que cette dimension populaire et démo-

cratique est revendiquée par de plus en plus d'artistes, et non des moindres. On peut même dire que l'art fabrique de l'espace public, quand les équipes au fil des années peuvent faire un travail de fond. C'est le cas par exemple en Mauritanie, où Monza *alias* le Président 2 la Rue Publik, une star du rap, également producteur, organise le festival Assalamalekoum à Nouakchott depuis plus de dix ans. Dans ce pays cadennassé et en proie à de nombreux problèmes sociaux et poli-

tiques, Monza défend la multiculturalité à travers un genre très populaire auprès des jeunes qui n'a jamais fait l'unanimité dans les institutions. Avec une vision panafricaine de la musique et de la politique, il rejoint en cela un réseau de rappeurs et de slameurs qui en Afrique de l'Ouest revendiquent une approche citoyenne. Le succès d'Assalamalekoum, qui rassemble chaque année plus de 20 000 personnes, a ouvert un espace citoyen au cœur même de la capitale mauritanienne, que les auto-

rités ont été, de fait, contraintes d'accepter. Le projet s'est aussi construit à travers des partenariats avec des structures musicales en France, facilitant la formation et la circulation des artistes. Cet exemple n'est pas isolé. Dans tout le continent, la prise de conscience par la jeunesse des questions de démocratie et de bonne gouvernance est en partie due à un travail de conscientisation mené par des artistes : chanteurs, cinéastes, hommes et femmes de théâtre. Beaucoup d'entre eux se sont engagés à travers leur art pour prendre position et dénoncer les maux de la société. C'est ainsi que lors du soulèvement populaire au Burkina Faso, plusieurs artistes se sont retrouvés au premier rang du mouvement de protestation, notamment au sein du Balai citoyen, qui s'est également



© Fanny Noaro

Le musicien Patrick Kabré a créé en 2015 l'atelier Silmandé, projet d'éducation artistique. Ici, un conte sur les dangers de la rumeur pour une soixantaine d'enfants de Koubri (Burkina Faso).

battu pour une élection présidentielle apaisée et transparente⁹.

Musique désormais globalisée, le rap arrive en Afrique de l'Ouest dans les années 1980 par le biais d'une jeunesse aisée, qui ramène de ses voyages en Europe et aux États-Unis des cassettes, des vidéos, des vêtements. D'abord intime, il se popularise dans les années 1990 avec le développement des médias et surtout des radios libres. En parallèle, l'industrie du rap en Afrique francophone s'organise peu à peu en réseaux, à travers la création de festivals dédiés à la culture hip-hop dans plusieurs pays, au Gabon, au Sénégal, au Niger et au Burkina. Là, circulent promoteurs musicaux et acteurs culturels. Toujours viv plus de trente ans après, le rap est souvent perçu comme le fait d'artistes engagés maniant et renouvelant le langage et la poésie dans diverses langues, et pas seulement le français ou l'anglais. Il est frappant d'observer qu'au-delà de leur succès et de leur reconnaissance individuelle, rappeurs et slameurs s'intègrent à une multitude de mondes, rejoignant des chorégraphes ou des metteurs en scène qui privilégient dans leurs créations la dialectique art/politique et la rencontre entre différentes pratiques artistiques.

En matière d'espace public, les plasticiens ont été aussi des précurseurs. Trois exemples illustrent les sources de la création et éclairent différemment le paysage de l'art contemporain africain tel qu'on peut le découvrir dans les multiples bienales occidentales.

Doual'art, à Douala, est un centre d'art contemporain et un laboratoire expérimental de nouvelles pratiques urbaines dans les villes africaines qui s'est constitué en 1993 et s'est développé par phases, avec cette volonté très marquée de sortir dans l'espace public. Sa politique artistique est orientée vers l'accompagnement et le soutien aux artistes qui s'intéressent, par leurs recherches et pratiques, aux questions urbaines. Il s'est constitué en collectif d'artistes, du plus ancien, Koko Komégné, aux plus jeunes : Joseph-François Sumégné, qui a fait parler de lui avec une statue représentant la Liberté sur une place publique en 1996, Pascale Marthine Tayou, Hervé Yamguen. Doual'art a son festival, qui s'appelle SUD, et de beaux projets « hors les murs » comme le Cercle Kapsiki, qui offre un nouvel espace d'expérimentation, lieu aussi bien de rencontre, de dialogue et de confrontation que de réappropriation de la rue avec ceux qui l'occupent au quotidien comme espace de vie (les enfants de la rue)... En échappant aux cadres restreints des espaces conventionnels d'exposition et en élaborant des actions qui tendent à intéresser la population à l'expression plastique contemporaine, Doual'art poursuit son travail créatif à l'épreuve de la durée. Le projet de Bandjoun Station est un « laboratoire sans frontières » que l'artiste Barthélémy Togo a installé en milieu rural, sur les hauts plateaux du pays bamiléké.

Kër Thioassane, villa pour l'art et le multimédia fondée début 2012 à Dakar, est

un lieu de recherche, de résidence, de création et de formation qui encourage l'intégration du multimédia dans les pratiques artistiques et créatives traditionnelles et cherche à soutenir le croisement des disciplines. Avec et autour de sa biennale, Afropixel, cette équipe établit toutes les passerelles entre les arts et les médias, entre le travail de la pensée et celui de l'environnement, à travers l'aménagement de jardins partagés avec les habitants, des rencontres citoyennes, des laboratoires éphémères où s'élabore la société urbaine du temps présent, mariant compétences, métiers, savoir-faire artisanal, architecture et urbanisme.

RÉALITÉS ET PERSPECTIVES

Dans ce tableau de la création entre centre et périphérie, entre art et politique, entre art et identité culturelle, le terrain ne cesse de s'enrichir d'initiatives portées par une génération plus consciente de sa place dans le monde et désireuse de l'affirmer par la culture, face aux fléaux de la pauvreté, des inégalités, de l'injustice et de la violence qui régissent encore trop la gouvernance. Le théâtre-forum est toujours présent pour accompagner les campagnes de communication sur les grands thèmes de l'éducation et du civisme, mais de nouvelles écritures poétiques ont pris le relais des grandes figures des indépendances, du slam aux dramaturgies contemporaines. L'art déborde la rue, il confronte et absorbe tous les héritages, renoue avec la tradition pour mieux la détourner en lui restituant sa vigueur.

Un art plus politique que jamais, dans un contexte très peu favorable à la création tant les conditions faites aux artistes ne sont pas faciles, voire inexistantes. Les manifestations les plus visibles sont financées pour l'essentiel par des bailleurs européens, par la francophonie, par les instituts des pays européens qui chacun conditionnent leur appui à des critères précis. Une bonne gestion des crédits, bien entendu, mais aussi des normes esthétiques et des contraintes en terme de coproduction qui rabotent forcément les possibilités et donc les choix. Dans beaucoup trop de pays, se former artistiquement impose de partir suivre des formations à l'étranger, et ce dans tous les domaines.

L'absence de politiques culturelles nationales et des moyens qui vont avec est un énorme écueil, et bon nombre de figures du monde culturel africain revendiquent et proposent des livres blancs des plus pertinents¹⁰. L'aide internationale, la coopération décentralisée, les ONG, quelles que soient leurs bonnes intentions et parfois leur efficacité, ne peuvent remédier à ces problèmes, d'autant que ces moyens-là rétrécissent comme peau de chagrin, entre crise économique et accroissement des menaces terroristes.

Il faut donc espérer, avec les intellectuels, artistes et penseurs citoyens africains, que les hommes et les femmes politiques qui gouverneront leur pays dans les temps qui viennent accorderont une place centrale à l'éducation et à la culture.

Car les arts et la culture prouvent sur le terrain africain comme en Europe qu'ils constituent de véritables ressources en termes d'innovation et de dynamique collective. Pleinement et mieux intégrés aux plans locaux, nationaux et internationaux de développement, ils contribueront aussi à une politique plus équilibrée des échanges, ce qui n'est pas la moindre des espérances.

1. Achille Mbembe dans « L'avenir du monde se joue en Afrique », entretien avec Séverine Kodjo-Grandvaux paru dans *Le Monde Afrique*, Douala, 21 octobre 2016.
2. Blaise Compaoré s'apprêtait à prolonger vingt-sept années de règne en triturant la Constitution.
3. Entretien de Simon Njami avec Isabel Pasquier sur France Inter le 6 avril 2017.
4. Jean-Pierre Guingané, célèbre dramaturge burkinabè décédé en 2011, fondateur du Théâtre de la Fraternité.

5. Le Balai citoyen est un mouvement citoyen lancé en 2012 par des artistes, notamment les musiciens SamsK le Jah et Smockey. Cf. le film documentaire de Kiswendsida Parfait Kaboré cité dans la rubrique ci-dessous : en octobre 2012, une caméra à la main, celui-ci veut immortaliser le balayage d'un régime vieux de vingt-sept ans. Ils sont jeunes. Ils sont déterminés à changer les choses dans leur pays. *Place à la révolution* retrace le travail accompli par le Balai citoyen avant et pendant le soulèvement de 2014.

6. Dieudonné Niangouna, dramaturge, acteur, fondateur du festival Mantsina sur Scène à Brazzaville.

7. Aristide Tarnagda, auteur, acteur, metteur en scène ; il a récemment écrit, publié et créé *Sank, ou la Patience des morts*.

8. Sarah Andrieu, anthropologue, chercheuse à l'Institut des mondes africains (Imaf) et enseignante à l'université de Nice.

9. Voir à ce sujet le documentaire de la web-télé Droitlibre.tv, qui donne la parole à deux de ces artistes, Cendrine Nama, chanteuse, et Mamadou Tindano, homme de théâtre : <http://www.droitlibre.net/artistes-engages-au-burkina-faso-l-art-au-service.html>

10. Voir par exemple la Coalition des artistes et des intellectuels du Burkina Faso, avec des personnalités comme Étienne Minoungou, Anselme Sawadogo et Ousmane Boundaoné (déclaration du 28 octobre 2015 intitulée « Un nouveau contrat pour la création artistique et culturelle au Burkina Faso »).

NECTART

POUR ALLER PLUS LOIN

- Sarah Andrieu et Emmanuelle Olivier (dir.), *Création artistique et imaginaires de la globalisation*, Paris, Hermann, juin 2017.
- Sarah Andrieu et Nadine Sieveking, « "Faire bouger les choses !" Engagement féminin et dynamiques sociales de la danse contemporaine en Afrique », *Africultures*, février 2013.
- Alice Aterianus-Owanga et Sophie Moulard, « Cherchez le politique... Polyphonies, agencéité et stratégies du rap en Afrique », *Politique africaine*, n° 141, 2016, p. 5-25.
- Anna Cuomo, « Des artistes engagés au Burkina Faso. Rappeurs burkinabè, trajectoires artistiques et contournements identitaires », *Afrique contemporaine*, n° 254, 2015, p. 89-103.
- *Danse l'Afrique danse !*, catalogue de la 10^e triennale de la danse, Paris, Institut français/Vive les cultures, 2016.
- Kiswendsida Parfait Kaboré, *Place à la révolution*, film documentaire, avril 2017.
- Achille Mbembe, « Afropolitanisme », *Africultures*, n° 99-100, 2014, p. 25-33.
- Achille Mbembe et Felwine Sarr (dir.), *Écrire l'Afrique-Monde*, Actes des Ateliers de la pensée, Paris/Dakar, Philippe Rey/Jimsaan, juin 2017.
- Étienne Minoungou et P^r Mahamadé Savadogo (dir.), *Coalition des artistes et des intellectuels de la culture. Gouverner pour et par la culture*, Ouagadougou, Découvertes du Burkina, 2015.